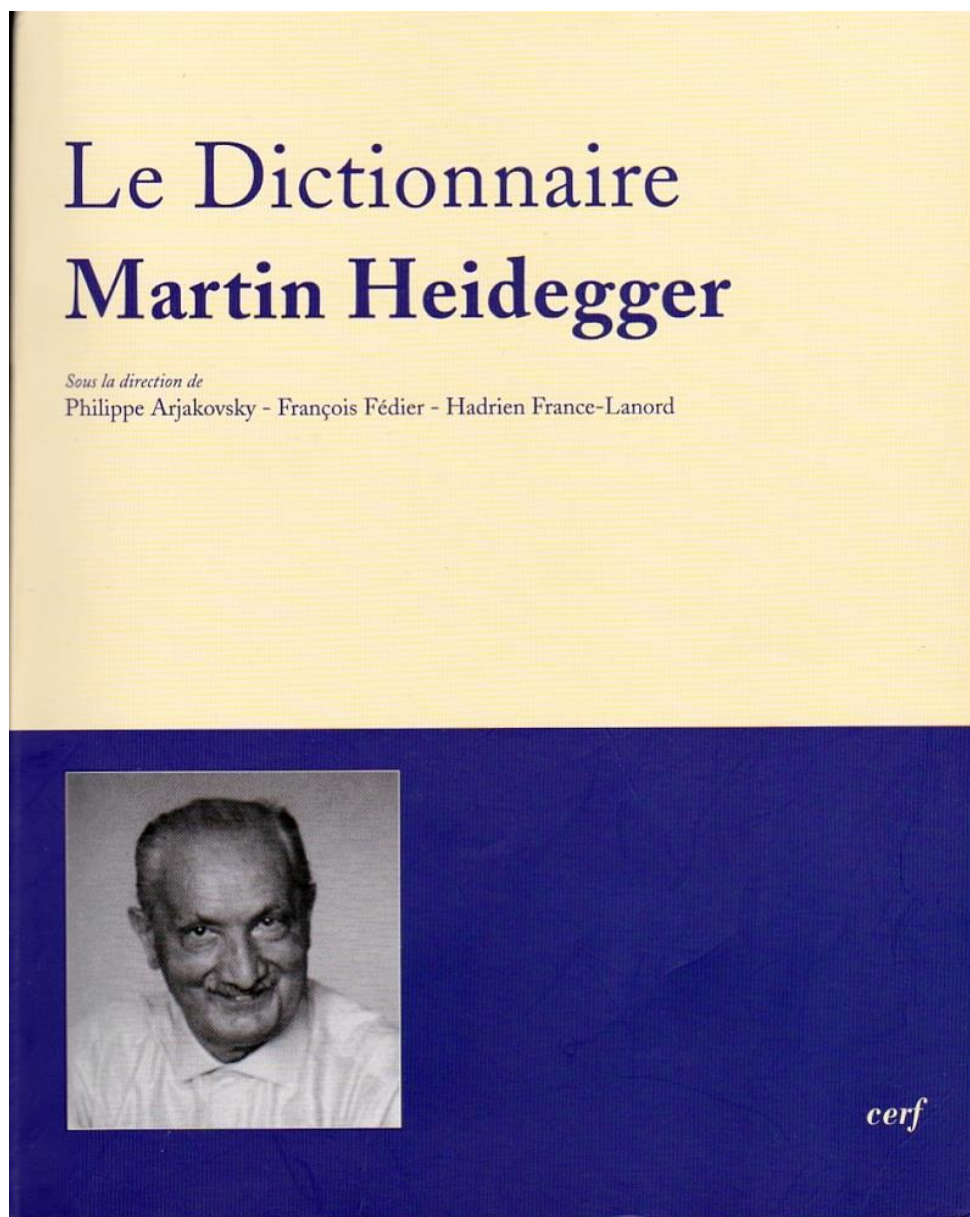


Article « Antisémisme », 2nde édition



Hadrien France-Lanord

ANTISÉMITISME

Dans les ouvrages que Heidegger a publiés de son vivant, dans ses cours, ou dans les traités inédits rédigés entre 1936 et 1945 dont un seul reste à paraître – environ 86 volumes, donc – ne figure aucun propos antisémite. Dans les *Apports à la philosophie*, il dénonce même la racialisation antisémite qu’opéraient en tout les nazis (GA 65, 163). La publication des carnets de Heidegger demeurés *privés* jusqu’au printemps 2014 où ils seront publiés comme tomes 94, 95 et 96 intitulés *Réflexions* amène de nouvelles questions. Mais il convient d’abord d’avoir bien toutes les données en présence, à commencer par les faits et gestes de Heidegger lorsqu’il s’est trouvé directement exposé à l’antisémitisme.

L’antisémitisme étant, comme le souligne à juste titre Victor Klemperer, « le centre, et, à tout point de vue, le moment décisif du nazisme dans son ensemble » (*LTI*, p. 180), c’est dès le début de la mise en œuvre de la politique nazie que Heidegger se voit d’abord confronté à l’antisémitisme. La première loi antisémite sur la reconstitution de la fonction publique est votée le 7 avril 1933. Le 18 avril, Heidegger y répond par une lettre à son amie E. Blochmann : « Ce nous est doublement douloureux qu’en ces jours difficiles vous ne soyez pas soutenue par notre affection et l’assurance de notre amitié indéfectible. » Lorsque Heidegger devient recteur le 21 avril, Husserl est sous le coup de cette loi qui lui interdit notamment l’accès à la bibliothèque de l’université. Du fait des tensions philosophiques entre les deux hommes depuis quelques années, c’est cette fois Elfride Heidegger qui prend sa plume le 29 avril pour écrire à Mme Husserl : « En ces semaines difficiles, j’éprouve intensément le besoin de vous écrire quelques mots à vous et à votre époux, au nom également de mon mari. » Toute la lettre témoigne avec insistance de la « reconnaissance inaltérée aujourd’hui – comme toujours – » (GA 16, § 35). Le 28 juillet, Heidegger signera le papier qui permet à Husserl de retrouver son statut. Par ailleurs, en tant que recteur, le premier acte de Heidegger « fut d’interdire le placardage de l’“affiche contre les juifs” sur aucun mur de l’université. Cette affiche était à ce moment apposée dans presque toutes les universités allemandes » (*Écrits politiques*, p. 227). Hans L. Gottschalk raconte dans *Martin Heidegger im Gespräch* (p. 187) comment le penseur est entré en conflit avec les étudiants au sujet notamment de la thèse n° 7 de ce placard « contre l’esprit anti-allemand » qui obligeait les professeurs juifs à publier leurs travaux en hébreu ; il rapporte la réponse caustique faite par Heidegger aux étudiants : « Chacun se ridiculise du mieux qu’il peut. » Ridicule, en effet, et honteuse (le verbe *sich blamieren* qu’emploie Heidegger signifiant à la fois : se ridiculiser et se couvrir de honte), est cette mesure qui fait écho au slogan de Goebbels : « Un juif qui parle allemand ment. » Heidegger ne l’entendait pas de cette oreille et les nazis n’ont pas manqué de l’en accuser, dans le rapport Jaensch notamment qui invective avec hargne sa pensée :

Ce mode de penser talmudique, propre à l’esprit juif, est aussi la raison pour laquelle Heidegger a toujours exercé et continue d’exercer la plus grande force d’attraction sur les juifs et les demi-juifs.

Jaensch fait surtout allusion ici à Marbourg où Heidegger avait en effet de nombreux étudiants juifs et vise également le « demi-juif » Karl Löwith dont Heidegger a dirigé la thèse d’habilitation et qu’il aidera à chercher un poste hors d’Allemagne (voir la lettre à Ortega y Gasset du 25 octobre 1934). Jaensch poursuit :

Laisser Heidegger exercer une influence décisive sur la formation et sur la sélection des nouvelles générations universitaires revient à mettre en place dans les universités et dans la vie intellectuelle une sélection favorisant les descendants de juifs qui traînent encore parmi nous.

Les nazis l’avaient remarqué : dans les textes et allocutions qu’il a prononcés pour manifester son engagement en faveur de Hitler en 1933-34, pas une seule fois Heidegger n’évoque la dite « question juive », et il fera ce qu’il peut pour aider des étudiants comme Helene Weiß (GA 16,

659), Paul Oskar Kristeller (GA 16, 89), et son assistant Werner Brock au moment de l'exil forcé. À deux reprises, enfin, le recteur Heidegger écrivit en juillet 1933 des lettres au Ministère pour prendre la défense de collègues juifs menacés de suspension : George de Hevesy et Eduard Fränkel (ces lettres sont publiées en allemand – voir GA 16, § 70 & 72 –, elles n'ont jamais été diffusées en France). Cette défense de Fränkel à deux reprises, Karl Jaspers l'ignorait lorsque, écrivant à Ehlkers la lettre du 22 décembre 1945, il croyait que Heidegger avait employé l'expression « juif Fränkel » :

Dans les années 1920, Heidegger n'était pas un antisémite. Cette expression absolument inutile de Juif Fränkel prouve qu'en 1933 il était devenu antisémite au moins sous certains rapports. Il ne s'est pas seulement montré réservé sur cette question. Ce qui n'exclut pas que, comme je dois le supposer, l'antisémitisme allait dans d'autres cas contre sa conscience et son goût.

Le 9 mars 1966, Jaspers écrit aussi à H. Arendt pour dissiper une calomnie courante : « Affirmer que Heidegger n'est plus venu chez nous parce que Gertrud est juive est pure invention » ; Heidegger lui-même s'en était expliqué dans une lettre du 7 mars 1950 :

Cher Jaspers, si je ne suis plus venu dans votre maison depuis 1933, ce n'est pas parce qu'y habitait une femme juive, mais *parce que j'avais simplement honte*.

C'est le même jour qu'Arendt écrivit de son côté à Blücher :

Si Heidegger n'est plus allé voir Jaspers, c'est qu'il s'est aperçu de ce qu'il avait fait et qu'il a eu honte. Il était stupéfié que Jaspers interprète ça autrement, à savoir comme le boycott de sa femme juive.

Jaspers n'aura pas su que le rapport où figure l'expression à juste titre incriminée de « juif Fränkel » n'est pas un original de Heidegger (avec le souci d'objectivité qui l'anime, Hermann Heidegger l'a cependant publié en annexe au tome 16 de l'édition intégrale, § 289), mais un document de seconde main : « La copie d'un rapport rédigé par les services internes du Parti sur la base de mon propre rapport » dit Heidegger qui en conteste l'authenticité et en dénonce les méthodes ainsi que le « jargon du Parti » (*Écrits politiques*, p. 213, GA 16, § 186). Nous pourrions multiplier les témoignages, H. Jonas, par exemple dans ses *Souvenirs* (« Non, Heidegger n'était pas personnellement un antisémite », p. 88) ou H. Marcuse dans un entretien de 1977 (« Ce que je peux vous assurer, c'est que Heidegger n'était pas antisémite. »), et il faut également citer Heidegger, dans la lettre importante sur cette question, adressée à H. Arendt à l'hiver 1932-33, où il ne retient pas son indignation face à des rumeurs soupçonneuses d'antisémitisme à son égard.

À tout cela, il faut ajouter de nouvelles questions : dans les 1200 pages de *Réflexions* à paraître qui constituent les carnets privés de Heidegger se trouve une quinzaine de passages – des notes de circonstance, souvent elliptiques et manifestement écrites à tâtons entre 1938 et 1941 – où sont évoqués les Juifs et le Judaïsme d'une manière à plusieurs reprises choquante, parfois lamentable au regard de la persécution que subissaient les Juifs au moment où ces lignes furent écrites. Ce contexte ne laissait pourtant pas insensible Heidegger qui écrira le 7 mars 1950 à Jaspers : « À la fin des années 1930, quand le pire (*das Böseste*) commença avec les persécutions sauvages, j'ai aussitôt pensé à votre femme. », puis le 8 avril à propos des années 1937-1938 (la Nuit de cristal eut lieu en 1938) : « Puis ce furent les persécutions contre les juifs, et tout alla à l'abîme. » Sont ainsi mis en étroite corrélation par Heidegger la fin des années 1930, le déchaînement de la violence antisémite et l'explosion du mal sous la figure du pire.

Rien dans les textes publiés de Heidegger ne laissait attendre des propos comme on en trouve dans les carnets privés, surtout pas le comportement public du penseur, sans parler de son amour, cinquante années durant, pour Hannah Arendt. Et quand on lit des passages des *Réflexions* – dont le contexte est encore à préciser – où font surface des clichés antisémites sur un « don accentué pour la comptabilité » ou l'errance comme « absence de monde du Judaïsme », il faut aussi tenir compte d'un autre propos (daté au plus tard de 1941) à paraître

dans un autre volume (*Remarques*, GA 97), où Heidegger condamne sans équivoque l'antisémitisme : « Celui-ci [l'antisémitisme] est aussi insensé et aussi condamnable que le procédé, sanglant, et même avant tout non sanglant, qui fut celui du Christianisme contre “les païens”. »

Quelques occurrences en 1920 et 1924 dans les lettres à son épouse Elfride avaient laissé transparaître le cliché antisémite du juif marchandeur (la vieille figure du *Schacher*) ; dans la lettre du 8 septembre 1920, Heidegger termine sa critique agacée d'un mauvais livre sur Hölderlin en déclarant qu'« il y a des moments où l'on serait volontiers un antisémite de l'esprit ». Mais c'est en 1916, dans la lettre du 18 octobre qu'on rencontre cette détestable phrase : « La judaïsation de notre culture et de nos universités est en effet effrayante et je crois que la race allemande devrait encore trouver suffisamment de force intérieure pour parvenir au faîte. » En 1916, Heidegger qui a vingt-sept ans reste très fortement imprégné par l'univers rural et « hypercatholique » (selon son mot) de la fin du XIX^e siècle où il fut éduqué ; il subit aussi le regain de nationalisme qui sévit en pleine Guerre mondiale. Quant au mot *Verjudung* [judaïsation], qu'on rencontrera une autre fois dans une lettre à Schwoerer du 2 octobre 1929 (voir *Écrits politiques*, p. 282 s.), il était en usage bien avant que les nazis lui fassent dire fanatiquement l'« enjuivement ». Le mot qui, pour cette raison, ne figure plus aujourd'hui dans les dictionnaires, se trouve en revanche dans le Grimm et les premières éditions du Sachs-Villatte (1906, 1911) pour dire le fait de s'imprégner d'une culture, en l'occurrence juive. Lorsque Franz Rosenzweig (qui a vu pour sa part *Kant et le problème de la métaphysique* comme « une position philosophique qui est la nôtre, qui est celle de la pensée nouvelle et qui provient en droite ligne du “dernier Cohen” », voir l'article COHEN) l'emploie dans la lettre à Rudolf Hallo de 1923 (« Je crois que la *Verjudung* n'a pas fait de moi un pire, mais au contraire un meilleur Allemand »), le mot a le sens d'un retour à l'esprit de la pensée juive. Dans l'emploi assez proche qu'en fait Heidegger, ce retour au judaïsme s'interprète comme abandon de la question de l'être au profit de perspectives seulement morales et correspond assez bien à l'itinéraire du néo-kantien Hermann Cohen auquel est justement fait allusion dans un passage des *Réflexions*, qui commence par évoquer « la temporaire montée en puissance du Judaïsme ». En plus de l'indécence du propos, il est quand même triste que Heidegger n'ait alors pas vu que sa propre interprétation de la métaphysique devenue une question à partir de son inscription au cœur de la finitude du Dasein en l'être humain ouvre une voie, inédite jusqu'alors, pour un dialogue entre la philosophie et la pensée juive non métaphysique – dialogue dont *L'étoile de la Rédemption* de Rosenzweig est un des joyaux et que le futur auteur d'*Acheminement vers la parole* n'aurait sûrement pas lu avec indifférence (qu'on songe aux pages magnifiques de la « Théorie de l'art » dans le chapitre sur la Création).

Il est en outre déplorable que le cliché antisémite du Juif « doué pour le calcul » se voit affublé de concepts de l'histoire de l'être comme le règne de l'efficience [*Machenschaft*] et le gigantesque, bien que cette application à un prétendu « Judaïsme international » n'ait pas pour Heidegger de visée discriminatoire, puisque ce sont précisément les mêmes concepts qu'il applique à l'impérialisme anglais, au bolchevisme, à l'américanisme et au nazisme. Les Juifs ne sont pas les seuls à calculer : Heidegger connaît la fin d'*Hypérion* où Hölderlin apostrophe avec vigueur les Allemands comme « barbares qui tout calculent » et la privation de monde n'atteint pas seulement les Juifs – c'est un péril pour tous les hommes à l'époque du nihilisme achevé. Mais c'est précisément cette indistinction qui pose problème : Judaïsme et nazisme étant plusieurs fois renvoyés dos à dos par un Heidegger dont la pensée fait ici preuve d'un manque de générosité – de cette générosité qui est le cœur essentiel de toute vraie pensée, dont le propre est d'engendrer sans cesse de nouvelles pensées : de donner à penser. À l'inverse, se rencontre ici dans le propos de Heidegger un défaut de pensée, alors même qu'il s'oppose à la

propagande nazie en écrivant : « La question du rôle du *Judaïsme mondial* n'est pas une question raciale... » C'est au reste un point majeur à ne pas ignorer quand on cherche à établir le sens des propos de Heidegger, qui ne sont pas discriminatoires et qui n'avoisinent jamais non plus la « haine du Juif » [*Judenhaß*], à laquelle le racisme des nazis s'efforcera de donner une pseudo assise scientifique. Même lorsqu'il parle dans un propos confus des Juifs ayant succombé à la *Machenschaft* et « “vivant” depuis très longtemps selon le principe de la race », il n'est pas question de cautionner le concept biologique de race qui est toujours chez Heidegger une détermination où culmine la puissance nihiliste de la subjectivité moderne.

En écrivant que la question du Judaïsme (quand bien même il serait fictivement « mondial ») n'est pas raciale, Heidegger se tient clairement à l'écart de la conception fomentée par Hitler dès 1919 dans la lettre du 16 septembre à Gemlich où les Juifs, considérés biologiquement comme cause d'une « tuberculose raciale des peuples », deviennent l'objet d'un « antisémitisme de la raison » [*Antisemitismus der Vernunft*] dont le but fixe est « la mise à l'écart [*die Entfernung*] des Juifs en général », qui prendra à partir de 1942 la forme exterminatrice rationnellement planifiée et industriellement organisée de la Solution finale.

Les propos de Heidegger où des préjugés antisémites éculés se mêlent à une indigence de pensée doivent être interrogés avec gravité, mais ne peuvent pas sans indécente malhonnêteté être transformés en ce qu'ils ne sont pas : des propos discriminatoires motivés racialement. Des questions nouvelles doivent être posées quant à l'appartenance de Heidegger à son temps, quant au rapport entre une pensée et un penseur, et quant à la finitude de la pensée elle-même. C'est un fait : le même homme qui a interdit sous le III^e Reich l'affichage du placard antisémite dans son université a pu aussi laisser transparaître dans quelques notes privées des clichés antisémites, même dans sa réprobation du racisme. C'est aussi le même qui juge « insensé et condamnable » l'antisémitisme et qui lira avec intensité Paul Celan dont il connaissait des poèmes non pas seulement *auswendig*, comme il l'écrit le 24 avril 1971 à K. Demus, « mais pour le dire de manière plus belle : *par cœur* ». Pöggeler a témoigné de ce cœur que Heidegger mettait à la lecture de Celan : « Je dois à ce propos insister sur le fait que Heidegger s'est intensément occupé de Celan et que le motif de cela était l'holocauste. » Avant la découverte de la destruction effective des Juifs d'Europe grâce aux documents sur Dachau que lui mit sous les yeux F. de Towarnicki à l'automne 1945, c'est encore avec le même homme que le professeur letton Paul Jurevics eut à l'automne 1944, l'entretien suivant :

[Jurevics rapporte les propos de Heidegger] : tout était en ce moment dirigé et décidé par des fous et des gens bornés, et cela ne pouvait pas bien se terminer. Il demanda ce qui se passait avec les juifs qui étaient amenés dans nos pays. Tandis que je le lui racontais, il devint plus sombre encore et s'exprima de manière toujours plus violente sur la catastrophe actuelle où tout était décidé par des bonzes du Parti totalement aveugles. Pour ma part, il était surprenant qu'il s'entretienne avec moi, un homme qu'il ne connaissait pas du tout, de manière aussi ouverte et en prononçant des paroles pour lesquelles, à cette époque, on pouvait sans autre forme de procès se retrouver au minimum en camp de concentration [*Heidegger-Jahrbuch*, t. IV, p. 265].

HADRIEN FRANCE-LANORD.

- **Ouvrages cités.** – *Erinnerung an Martin Heidegger*, G. Neske (éd.), Pfullingen, G. Neske Verlag, 1977. – *Antwort. Martin Heidegger im Gespräch*, G. Neske, E. Kettering (éd.), Pfullingen, G. Neske Verlag, 1988. – *Heidegger-Jahrbuch*, t. IV, *Heidegger und der Nationalsozialismus. Dokumente*, A. Denker, H. Zaborowski (éd.), Fribourg - München,

Karl Alber, 2009. – H. JONAS, *Souvenirs*, trad. S. Cornille, Ph. Ivernel, Paris, Rivages, 2005.

→ ARENDT. BUBER. CELAN. COHEN. HUSSERL. PENSEE JUIVE. RAPPORT JAENSCH. SALOMON. SHOAH.